

XYZ. La revue de la nouvelle

S'il fallait qu'elle se taise

Gilles Pellerin



Number 15, August–Fall 1988

La laideur

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3098ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pellerin, G. (1988). S'il fallait qu'elle se taise. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (15), 30–33.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Une vacherie. La vraie de vraie que je feins de ne pas tout de suite reconnaître, du moins je m'esquive jusqu'à ne plus pouvoir faire autrement que me cerner moi-même dans le cul-de-sac de la vérité, sans autre issue que l'insomnie. Alors, repentant, je m'avoue ma connerie, j'en fais tout le temps mais celle-là est blessante pour Yolande, très, pire que le jour où je lui ai beuglé que je ne m'habituais pas à son prénom, j'étais bougon, elle m'avait reproché mes silences et bribes d'explication, d'être évasif quoi, de ne pas appeler les choses par leur nom, je ne sais plus bien, de dire grément pour cossin, cossin pour patente, patente pour machin, et comme je sentais venir le crescendo au terme duquel il ne serait plus question de vocabulaire déplorable ou de laxisme mais de ma tendance à me réfugier dans les euphémismes et les faux-fuyants pour tout ce qui est sentiments, politique et vie à deux, je lui ai lâché sauvagement que c'était pas rigolo d'avoir une blonde du nom de Yolande, comment veux-tu que je te dise je t'aime Yolande, Yolande je t'aime ou des affaires comme ça, comment veux-tu que je fantasme sur *Yolande*, moi qui ai toujours adoré murmurer le nom de mes copines quand je suis seul dans la nuit, quand seulement la pluie, la neige, la rue peuvent m'entendre ?

Dans ces cas-là, même si personne ne va croire cette salade, on s'excuse toujours de la même façon : les mots plus loin que la pensée. Le malheur venait moins du trop que du pas assez, je n'avais pas tout dit et Yolande avait tout deviné : je refusais de discuter notre possible cohabitation pour des raisons que même moi je ne comprends pas. Je ne suis pas prêt, ni à la cohabitation ni à la discussion. C'est simple, je ne peux tout simplement pas me retourner la nuit dans la rue et dire à Yolande j'ai commandé un peu de pluie parce que je t'aime — la pluie c'est solennel. Ce n'est pas si simple, l'envie est là, une barrure aussi. Ça l'attriste, elle m'aimerait tellement si je parvenais à parler, elle m'aime quand même et moi, en retour, tu es fine, tu es belle, rien que des niaiseries. Même cette fois-là, elle était moins blessée que triste, éperdument triste. J'aime la tristesse, je la confonds avec la poésie, le lyrisme, la pluie, la mélancolie, des choses comme se prendre dans les bras et prononcer le nom de l'autre en ré mineur — et là je préférerais qu'elle s'appelle autrement. J'aime la tristesse partout, même sur son visage, mais pas cette tristesse-là.

Je ne sais pas si j'aime dormir à deux. Je me suis creusé une niche entre les deux oreillers de mon lit double, je m'enveloppe et je me fais

croire que je meurs. Si quelqu'un vient à la maison, tout de suite les draps frais, moi très mec d'aujourd'hui, les entrelacs des bras et des jambes. J'ai le chic pour dormir avec des pieuvres. Yolande justement. Avec elle il n'y a plus de centre, de bord de lit, elle me vide de ce que je suis, elle m'amène hors de moi. Ma pieuvre d'amour — ça sonne nono. Je ne sais pas si j'aime dormir *accompagné*. La première fois avec Yolande, ç'avait été la farce passe-partout de la soirée, je l'avais invitée au concert avant que ça paraisse trop que je lui tournais autour, en lui faisant valoir, coquin, que j'aimerais y aller *accompagné*, c'était le mot auquel on avait recours adolescents, elle aussi. Le pianiste était atroce, l'orchestre mou comme un trottoir de cauchemar quand les monstres mathémates te courent après. Chez elle j'ai rompu le silence fourbu de nos corps, si elle préférerait ne pas dormir accompagnée, je pouvais rentrer chez moi. Avec son sens de la répartie, une occasion comme ça, essaies-tu de me dire que tu ronfles? Elle avait ajouté que peut-être je me défilais de crainte d'un autre petit câlin, je comprenais ce qu'elle entendait par câlin mais je lui avais demandé de répéter, comment t'appelles ça? Elle m'avait expliqué séance tenante.

J'ai toujours réussi à réparer mes impairs face à Yolande, j'ai été injuste, mesquin, alors j'avoue. Elle, la baboune de trois jours, connaît pas. Seulement cette fois-ci je sens que l'aveu ne suffira pas, il y a la manière, comment dire à sa blonde qu'on s'excuse de ne pas s'être présenté au rendez-vous que soi-même on lui a fixé? Je ne parle pas beaucoup, je ne mens pas davantage, je renonce donc à l'alibi, d'ailleurs je n'en ai pas. En attendant, est-ce que je lui demande si le concert était meilleur que la première fois? Du coup qu'elle me réponde que bien sûr, elle en causait justement avec une charmante personne rencontrée au bar en fin de soirée, elle la nomme — un mélomane. Alors, le chemin le plus court entre deux points:

— Bonjour Yolande. Je t'ai posé un lapin. Je suis désolé. Sincèrement.

Pour le rubato, c'est raté. J'attends la suite, elle ne vient pas. Je m'énervé: «Ça va?»

— Raymond?

Évidemment que c'est Raymond. Une connerie comme celle-là, c'est signé. Sa surprise, pourtant. Connaissant Yolande, elle n'arriverait pas à simuler l'étonnement, Hector? Achille? Astyanax? Raymond? ne dites rien, attendez que ça me revienne... Raymond, oui, c'est ça, Raymond! l'incarnation de la goujaterie.

Pourtant, dieu qu'elle doit en avoir envie.

— Je m'excuse pour hier soir.

Je n'ai pas le temps de bafouiller, je lui ai demandé si ça allait, elle répond, ça va... J'entends nettement les trois points mais comment savoir ce qu'ils signifient? Ça ne peut pourtant pas aller bien pour Yolande. Pas après seulement douze heures. Pas Yolande. Je suis fort aise d'être à l'autre bout du téléphone, ses yeux vont incendier quelque chose et je préfère que ce ne soit pas moi.

Rien, elle ne dit rien. Mais si, pourtant: «Hier?» Le calme apparent se fissure.

Je saute dans la brèche.

— Mais oui, hier. Vendredi, quoi. Le concert.

La précision la fait rire. «Vendredi ou jeudi, comment veux-tu que je m'en souviennne? Tu n'étais pas à ce point essentiel à ma vie que j'aie encerclé sur un calendrier le jour où tu as cessé de me voir.»

Yolande est de nouveau Yolande. Elle va vite en affaires.

— Cessé de te voir... Tu ne trouves pas que tu charries?

Oui, elle charrie, ça s'entend, elle s'excite, se met en rogne. Je comprends que l'amour-propre est une stupidité mais qu'après mûre réflexion elle l'a préféré à l'amour tu et que de toute façon elle avait enfin décidé de prendre soin d'elle dans sa relation avec un type qui croyait avoir un prénom divin et qui refusait sa tendresse à elle parce qu'elle s'appelle Yolande. Un épais, si tu veux savoir. Cette histoire-là n'a servi qu'à faire pencher la balance du côté de l'amour-propre — si tu penses que j'allais t'appeler. Elle se contredit tout de suite: alors un lapin de plus ou de moins, qu'est-ce que ça changeait, de toute manière, je n'étais jamais là avec elle. Non, elle ne se contredit pas, pauvre Raymond, tu n'as pas changé, tu cherches toujours dans les raisonnements des autres les failles qui te donnent bonne conscience et te permettent de te taire. J'entends qu'elle est aussi volubile qu'avant, qu'elle a néanmoins tenu son bout, qu'elle a attendu que je fasse les premiers pas, que ça lui en a coûté, c'est sûr, c'est Yolande, plus honnête qu'orgueilleuse, mais ce rendez-vous bidon, elle n'a pas tant cherché à s'en venger qu'à réorganiser sa vie affective, c'est Yolande, elle n'ajoute pas quelque chose dans le genre des types comme toi je peux en avoir comme ça, et qui parlent, elle aurait raison, des gars comme moi rêvent de filles comme Yolande sans jamais en rencontrer.

— Mais puisque je m'excuse...

Je me trouve veule, je voudrais n'avoir rien dit, elle pourrait ajouter monsieur a eu de la misère à faire son petit dodo, alors il demande pardon et promet de ne plus recommencer.

— Tu y a mis le temps, cela dit sans acrimonie, mais ça fait encore plus mal, c'est Yolande mais, par instants, je ne la reconnais pas. Je ne peux tout de même pas dire, comme un pénitent: «Je ne voulais pas t'appeler en pleine nuit et te réveiller, mon poussinet», ça serait d'autant plus malvenu que Yolande a choisi de considérer l'incident comme clos, elle m'explique qu'elle n'y aurait même pas fait allusion si d'aventure on s'était croisés dans la rue, elle me demande ce que je deviens et sa voix est à ce point dépourvue d'ironie, de sarcasme ou de machinchose que je m'effondre, on ne s'est pas revus depuis trois ans, peut-être trois ans et demi, elle n'a pas tenu le registre de ma disparition, elle me l'a déjà dit, elle m'invite à prendre un café avec elle, après tout ce temps, son offre est sincère (puisque sa voix), je balbutie «trois ans et demi?», elle déjà affectueuse comme Yolande, comme on peut l'être avec les gens qui ont le courage de leurs faiblesses: ce serait sympathique, j'ai un nouveau boulot, tu ne le croiras pas, Zweit et Zweit, si, si. Je n'ai pas ce courage-là, ni celui de me rendre au rendez-vous qu'elle s'appête à me fixer, ce n'est pas que je redoute sa vengeance, un lapin à mon tour, non c'est la rue qui m'effraie, s'il fallait que la rue confirme, les trois ans et demi c'est vrai, s'il fallait qu'elle se taise.

Né à Shawinigan, Gilles Pellerin a collaboré à plusieurs revues, notamment à *Nuit blanche* dont il a été le rédacteur en chef. Membre fondateur des éditions L'instant même, il y a publié en 1987 *Ni le lieu ni l'heure*, cinq ans après son premier recueil de nouvelles, *Les Sporadiques Aventures de Guillaume Untel* (Asticou). Il prépare un nouveau recueil, *Principe d'extorsion*.